

la littérature africaine à l'enjeu d'une discipline



L'étude de la littérature africaine d'expression anglaise dans l'enseignement supérieur français est chose récente, même si elle est contemporaine de l'épanouissement de cette littérature qui, rappelons-le, a été sensiblement postérieur à celui de la littérature africaine de langue française puisque, à l'exception d'œuvres sud-africaines (d'auteurs blancs comme Alan Paton ou de couleur comme Peter Abrahams) nous avons dû attendre le milieu des années cinquante pour voir « L'ivrogne dans la brousse », d'Amos Tutuola, le premier grand roman d'Afrique noire anglophone, atteindre le public français le plus vaste dans la traduction préparée par Raymond Queneau.

Avant la réorganisation universitaire de 1968, le découpage des études en années et certificats, donc en assez vastes ensembles, ne favorisait pas des unités de valeur ou des cours spécifiques et structurés sur cette spécificité. Je n'ai guère le souvenir, avant cette date, d'avoir vu enseigner des auteurs africains, même si Jean-Jacques Mayoux à la Sorbonne avait déjà accepté de diriger des doctorats d'État sur la prose, puis sur le théâtre du Nigeria, sur le roman sud-africain, et si, ailleurs, Jean Ritz et Lucien Leclaire avaient fait de même concernant la poésie sud-africaine ou le roman est-africain.

à l'université :

études et enseignement des littératures africaines de langue anglaise ()*

Née à l'occasion du Congrès de la Société des Anglicistes de l'enseignement supérieur à Nice, au printemps 1971, la société d'étude des pays du Commonwealth a encouragé l'ouverture des anglicistes à d'autres horizons culturels et littéraires que la Grande-Bretagne et les États-Unis, mais sans privilégier l'Afrique. Sur soixante membres en 1973 (quand parut son premier bulletin) elle en comptait au plus vingt-sept s'intéressant à ce continent. Les thèses de littérature portant sur le Commonwealth passèrent cependant d'une vingtaine en 1970 à plus de cent en 1973, l'intérêt se portant d'abord sur les anciennes colonies noires, Afrique et Caraïbes, plutôt que sur les dominions de peuplement blanc. Au 1^{er} janvier 1973, trois douzaines de doctorats, pour la plupart en anglais mais aussi en littérature comparée, concernaient les écrivains de l'Afrique anglophone, la vision et le mythe de l'Afrique chez des écrivains britanniques, plus rarement des comparaisons entre les littératures africaines et celles des Caraïbes ou des Noirs du Nouveau Monde. Ces doctorats se préparaient surtout à Bordeaux, Grenoble, Paris III, Montpellier et Pau. L'une des toutes premières thèses d'État à venir à soutenance fut celle du Camerounais Thomas Melone sur « Chinua Achebe ou la tragédie de l'histoire », dirigée à Grenoble par M. Cellier.

C'est en 1973 que se situe le début d'un essor qui coïncide avec celui des études de l'ancien Commonwealth. A Caen, Lucien Leclaire

lance des recherches sur l'image de la femme dans la littérature nigériane, sur l'apartheid dans la littérature sud-africaine, sur le conflit culturel dans l'œuvre d'Achebe ou les caractères fondamentaux de la littérature nigériane en anglais (au niveau maîtrise ou 3^e cycle). A Toulouse, M. Bouyssou étudie en maîtrise deux romans d'Achebe, deux d'Aluko et **Cry, the Beloved Country** de Paton. Cette année-là, sous l'impulsion de Jean Dulck qui dirigeait déjà des travaux dans ce domaine, un centre des littératures du Commonwealth fut créé à Paris III. Amené à en prendre bientôt la responsabilité, je me « recyclai », tout comme certains collègues littéraires non africanistes, en suivant des cours d'ethnologie à Paris VII et en participant, à l'Université du Missouri, à un séminaire prolongé sur les littératures du Tiers-Monde où j'eus pour la première fois l'occasion de fréquenter assez longuement des romanciers comme Achebe, Kofi Awoonor, Peter Nazareth et leurs collègues antillais Wilson Harris, Derek Walcott, George Lamming, etc. En mars 1976, le second numéro de notre bulletin de liaison, **Afram Newsletter** signalait la mise en route d'un Dea auquel collaboraient l'Uer des pays anglophones et celle de littérature générale et comparée, et qui comportait une option « Afrique anglophone ». Au fil des années, notre centre a accueilli des spécialistes comme Thomas Melone, Bruce King, Alastair Niven, Albert Gérard, Richard Rive, Gerald Moore, Abiola Irele, Douglas Killam, Anna Rutherford, Reinhard Sander, Christophe Dailly, etc.

Au même moment, des centres semblables se créaient dans diverses universités. Dans le seul centre à se spécialiser, le Centre d'études et de Recherches sur les

pays d'Afrique noire anglophone de Montpellier III, René Richard et Jean Sévry, travaillant en équipe, dispensaient en licence un enseignement portant sur les littératures et civilisations de l'Afrique de langue française tandis que leur séminaire de maîtrise faisait une part plus large à la psychosociologie, l'histoire, voir l'anthropologie, et surtout à la pédagogie.

En 1974, **Échos du Commonwealth** signalait une vingtaine de thèses nouvelles concernant les littératures d'Afrique anglophone. Lors d'une enquête sur l'enseignement des cultures du Commonwealth en France, l'Uer d'anglais de Toulouse avouait pourtant donner la priorité aux études australiennes et le Canada était mieux représenté à Bordeaux, à Caen et à Pau que l'Afrique noire. En fait, c'est surtout dans les pays d'Afrique francophone que l'étude des littératures d'Afrique anglophone s'était grandement développée : à Dakar, sous la direction de Maurice Pollet existaient, par exemple, pour le certificat bilingue, un cours de littérature africaine et malgache et un autre sur le théâtre nigérian. A l'Université du Bénin, Éliane Amaïzo dirigeait un certificat de littératures et civilisations de l'Afrique anglophone où l'on étudiait Achebe, Armah, Ngugi, Soyinka, La Guma et Grace Ogot. A Abidjan, l'Institut de littérature et d'esthétique négro-africaine, dirigé par Christophe Dailly, faisait la synthèse entre francophonie et anglophonie.

En 1978, la mise au programme de l'agrégation d'anglais du roman de Doris Lessing, **The Grass is Singing**, amena la société d'études du Commonwealth à préparer une publication spéciale — quatre études sur le roman, réunies par Robert

* Intertitres de la rédaction.

Mane qui demandait, dans son article de présentation : « Pourquoi ce roman ? » Il s'agissait de justifier le choix d'un roman « africain » contre une œuvre plus connue de Lessing comme *The Golden Notebook*. De la part du jury d'agrégation, le choix d'un auteur à la fois britannique et « africain », en tout cas d'un écrivain blanc, semblait correspondre à une certaine hésitation à sortir de la « grande tradition ». Deux ans plus tard, le pas était franchi avec l'inclusion d'*Arrow of God* de Chinua Achebe.

Avec les années, des universitaires français ont non seulement soutenu d'importantes thèses sur la littérature africaine anglophone, ou inclus certaines de ses réussites dans leur programme, mais ils ont pris l'habitude de collaborer, de se rencontrer pour examiner ensemble une œuvre ou un problème culturel ou encore pour mettre au point des soutiens de cours et de recherche.

On m'excusera de parler de ce que je connais le mieux, mais j'aimerais donner ici quelques exemples de cette collaboration et de ces rencontres. Au colloque annuel afro-américain du Celatma, Jean Sévry et Jacques Alvarez-Pereyre avaient, pour la première fois, introduit la littérature africaine en anglais en juin 1976 ; en février 1978, l'important colloque sur *La réception critique des littératures africaines* organisé en collaboration avec Jacques Mounier, et qui aboutit à un numéro spécial de *l'Afrique Littéraire et Artistique*, comportait plusieurs interventions sur les littératures anglophones (notamment de René Richard, Jacques Alvarez-Pereyre, Bruce King et Jean-Marie Grassin). A nouveau en juin 1979, grâce à la venue de l'écrivain sud-africain Richard Rive, et à la projection du film d'Alain Picard sur *The Happy Stars of Lomé* (*), l'Afrique fut fortement représentée au colloque du Celatma. Cette année-là, avec la Sepc et le Cerpana de Montpellier, qui organisa une table ronde en octobre sur *Arrow of God*, un numéro spécial d'*Échos du Commonwealth* fut mis au point. L'année dernière, Jacqueline Bardolph a dirigé, en mai, au Congrès de la Société des anglicistes de l'enseignement supérieur, un atelier sur *Petals of Blood* de

James Ngugi qui a donné naissance à une publication collective du même genre (1). Et le très actif Cerpana a organisé, en octobre 1980, une table ronde sur les missions en Afrique (2) ; novembre 1980 a vu la tenue de notre colloque international le plus ambitieux, portant sur l'image de l'Afrique dans les médias et les littératures occidentales. Résultat d'une collaboration entre le Cerclef (francophone) de Paris XII et de l'ancien Celatma devenu Centre d'études afro-américaines et des nouvelles littératures anglophones : Cetanla (parce qu'il inclut désormais les littératures australienne et canadienne), ce colloque, présidé par Léopold Senghor, a bien marqué la place de l'Afrique anglophone et des réactions noires-américaines d'Afrique aux côtés du domaine francophone.

Ce bref tour d'horizon révèle la vitalité de la recherche littéraire, dont des dizaines de maîtrises et de thèses de doctorat inscrites sont le signe ; parmi les récents doctorats d'État, il faut signaler les sujets suivants : *Le roman et les races en Afrique du Sud* (Jean Sévry, 1978) ; *L'Apartheid et la poésie engagée sud-africaine de langue anglaise* (Jacques Alvarez-Pereyre, 1977 ; étude publiée par les Presses Universitaires de Grenoble sous le titre *Les Guetteurs de l'Aube ; poésie et Apartheid* en 1979) ; *L'Afrique dans le roman anglais de l'entre-deux-guerres* (André Viola, 1979) ; *Le roman nigérian anglophone* (Denise Coussy, 1980) ; *Le roman de langue anglaise en Afrique de l'Est* (Jacqueline Bardolph, 1981). Ces nouveaux docteurs, avec quelques collègues dont les thèses sont encore en cours, constituent nos véritables « spécialistes » en la matière car leurs directeurs de recherche avaient assumé la responsabilité d'une ouverture à des domaines auxquels ils n'avaient pas eux-mêmes consacré d'étude importante.

(1) NGUGI WA THIONG'O, *Petals of Blood*. Sepc Afram 1981. 35 F. Signalons aussi le numéro d'*Échos du Commonwealth* consacré à *The Grass is Singing*, de Doris Lessing, Sepc, 1978, 30 F, et le numéro de *Commonwealth* sur « *Images of Africa in the New World* », 1982, 50 F.

(2) Ces actes ont été publiés en 1981 sous le titre *Missions et missionnaires en Afrique noire* (179 p) ; un autre colloque a eu lieu en octobre 1981 sur le thème de *L'école en Afrique noire*.

Dans les programmes de licence, par contre, la littérature d'Afrique anglophone jouit d'un statut précaire dans les départements où il n'y a pas de spécialiste à même de « l'imposer ». Ainsi, une UV d'option donnée à Paris III et qui portait en partie sur la prose nigériane a fermé au bout de trois ans sans être renouvelée. Il existe, certes, des cours donnés en licence à Montpellier (René Richard), à Brest (Stanhope Robb), à Toulouse (M. Bouysson), au Mans (Denise Coussy), à Paris VIII (Jacques Grangé), à Paris X (André Dommergues, dans le cours sur *Aspects de la Grande-Bretagne et du Commonwealth dans la littérature* dont l'effectif dépasse quarante étudiants). Mais l'essentiel de cet enseignement s'effectue dans les séminaires de maîtrise et de DEA, surtout à Montpellier, Paris III, Toulouse II, Nice, Le Mans, Paris X.

Dans quelles perspectives se fait cet enseignement ? Celles-ci semblent fort diverses. Surtout dans les UER de littérature comparée, la critique textuelle et, bien sûr, comparatiste domine. Parfois l'approche est socio-anthropologique, ou fortement thématique avec des références à la « civilisation ». Elle est très rarement centrée sur la linguistique bien qu'on ait davantage souci d'analyser les variations « dialectales » de l'anglais.

Quels sont les auteurs favoris ? Cela dépend en partie des intérêts de chacun mais les écrivains les plus connus l'emportent, surtout Achebe, Soyinka, Ngugi, Tutuola, Armah et, pour l'Afrique du Sud, Alex La Guma et Ezekiel Mphahlele. Ce qui n'exclut jamais l'introduction dans les programmes d'auteurs nouveaux comme Buchi Emecheta, Bessie Head, T.M. Aluko, etc. L'éventail des sujets de recherche en maîtrise est encore plus varié, correspondant souvent aux intérêts d'étudiants venus de l'Afrique francophone (et à l'occasion anglophone) dont il s'agit de mettre à bon usage l'origine ethnique ou la reconnaissance particulière d'une aire culturelle. Les sujets portant sur la décolonisation, sur le conflit entre tradition et modernisme, sur la critique sociale ont cédé la place à des approches moins généralement thématiques (sauf dans le cas de « l'image de la femme ») ; on voit aussi une ap-

* Cf. ce numéro, p. 63.

proche plus sophistiquée de l'imagologie ou des attitudes européennes vis-à-vis de l'Afrique (et vice versa), des rapports entre les groupes de la diaspora noire. Par ailleurs, le perpétuel débat sur la critique des littératures africaines et les critères à retenir pour leur évaluation se trouve quelque peu renouvelé par des étudiants africains mieux rompus à l'approche néo-structuraliste et textuelle, tandis que l'influence sur l'écriture en anglais des langues vernaculaires ou l'utilisation du pidgin dans les belles lettres rencontrent un certain succès.

Si l'on doit parler de zones, trois grands blocs se dessinent nettement : pour l'Afrique de l'Ouest, le géant nigérian, suivi de loin par le Ghana et, de très loin, par la Sierra Leone et la Gambie ; vient ensuite l'Afrique du Sud, celle des écrivains de toutes races aux prises avec l'apartheid ; enfin, l'Afrique de l'Est où, avec Ngugi, le Kenya l'emporte mais où l'on commence à compter avec le Zimbabwe, l'Ouganda, la Zambie. Cette hiérarchie purement numérique reflète celle des traductions de ces littératures en français : contre une quinzaine de traductions venues du Nigeria, on en compte, en effet, à peu près autant pour l'Afrique du Sud et seulement trois pour le Kenya, si l'on fait exception des anthologies.

Recherche et enseignement se développent donc assez rapidement en France, en ce qui concerne les littératures africaines de langue anglaise, pourtant il est tout aussi certain qu'ils se heurtent à des difficultés multiples, qu'elles soient générales aux études africaines ou spécifiques.

obstacles rencontrés

Les études portant sur l'Afrique, y compris les études littéraires doivent, de nos jours, être pluridisciplinaires et avoir recours à des méthodes et des problématiques de portée générale mais qui restent en rapport étroit, d'une part, avec les sciences sociales et humaines et, d'autre part, avec l'évolution continue du pays étudié. Il ne suffit pas aux enseignants de s'initier au structuralisme littéraire ou aux « sciences des textes » ; il importe qu'ils aient des connaissances d'ethnologie, de

linguistique, d'histoire des religions, etc., et surtout que leurs contacts avec l'Afrique se renouvellent. Or, les moyens mis à leur disposition (bourses de recherche ou de familiarisation, missions, etc.) sont dérisoires, voire inexistantes. Par ailleurs, ces moyens sont généralement réservés à des personnes qui, faisant figure de spécialistes, continuent à privilégier les rapports Nord-Sud hérités de la colonisation, à exporter la francophonie dans des domaines qu'ils considèrent comme leurs chasses gardées sans se préoccuper des rapports Sud-Nord, c'est-à-dire de l'apport indispensable des intellectuels africains, anglophones aussi bien que francophones.

En littérature comme dans les autres disciplines, travailler avec l'Afrique et non seulement sur l'Afrique devrait se traduire par une politique de coopération effective et par la présence, parmi nous, de davantage de chercheurs avancés et d'enseignants africains, en stages ou missions de courte et moyenne durée (venant, dans notre cas, des pays anglophones), dont la prise en charge serait assurée chez nous par des instances françaises. Dans le sens France-Afrique, il faudrait multiplier les bourses « jeunes chercheurs » (aucun des étudiants de la formation de Dea que je dirige depuis cinq ans n'a encore bénéficié d'une bourse de la Dgrc* tandis que les missions de contact et de spécialisation devraient être accessibles à des assistants et maîtres-assistants en cours de spécialisation ou à ceux qui animent les formations de recherche et non seulement aux « privilégiés » de la coopération.

Aux étudiants africains francophones, qui constituent une part appréciable de nos effectifs, il devrait être possible, par une meilleure information préalable, une véritable sélection et des règles moins restrictives de préinscription, de s'inscrire sans perte de temps dans l'un des centres qui les intéressent et surtout d'y être accueillis et souvent mis au niveau indispensable par des instances qui n'existent toujours pas, faute de moyens. Enfin, une centralisation et une informatisation des bibliographies, de la documentation, des travaux effectués ou en

cours, etc., permettant la consultation à distance, éliminerait maintenant recherche inutile et duplication de sujets traités.

Ainsi mieux orientés, mieux encadrés par des spécialistes bien au courant des réalités africaines autant que de l'état des questions et des nouvelles orientations de la critique, des étudiants africains mieux motivés et mieux choisis se verraient décerner des diplômes moins dévalorisés et apporter une formation plus solide.

Enfin, en ce qui concerne la publication des recherches (3), il faut reconnaître que la production scientifique francophone reste, sinon ignorée, du moins confidentielle, en ce qui concerne les littératures africaines de langue anglaise. Aux articles, les revues universitaires de langue anglaise ou française font, certes, assez bon accueil. Mais les travaux de doctorat (les doctorats de 3^e cycle en particulier) étant rédigés en français n'ont pratiquement aucune chance de voir le jour en traduction à cause des coûts et ils n'en n'ont pas plus d'être publiés en français à cause du public restreint et du manque de subventions et de soutien à l'édition.

A ces difficultés particulières s'ajoutent quelques autres. On pourrait mentionner l'hostilité de certains membres des sections d'études anglophones envers ce qui dérange leurs habitudes et préjugés d'anglicistes au sens étroit ; on pourrait déplorer leur paternalisme, leur dédain, leur tendance à considérer comme périphérique, inessentielle, inférieure, négligeable toute production littéraire qui sort du cercle sacré de « la grande tradition ». Je pense cependant que les mentalités changent vite et que bon nombre de nos collègues anglicistes aujourd'hui en fin de carrière ont su faire preuve, au bon moment, d'une largeur d'esprit

(3) En Afrique, les doctorats de 3^e cycle français sont souvent dévalorisés par rapport aux Ph.D. américains, aux doctorats belges, etc. Ceci ne résulte-t-il pas en partie d'une tendance trop répandue parmi nous à accorder trop facilement une mention « Très bien » sous prétexte que le candidat en a besoin pour enseigner dans son pays ? Parfois, le rapport de soutenance indique clairement le niveau exact de la thèse, mais les employeurs y ont-ils recours ? Ce paternalisme dessert, en fin de compte, les meilleurs candidats et contribue à déconsidérer nos doctorats.

* Direction générale des Relations culturelles du ministère des Relations extérieures N.d.l.r.

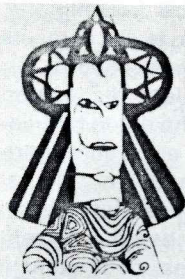
qui a eu un effet décisif et propice à l'éclosion de notre nouvelle « spécialité ».

Beaucoup plus réel à mes yeux est la difficulté d'accès aux ouvrages, et surtout aux périodiques en langue anglaise, qu'il s'agisse d'œuvres étudiées ou de critiques, et plus regrettable le dénuement de nos bibliothèques en ce qui concerne les littératures africaines d'expression anglaise. Si Paris et Bordeaux comptent quelques centres assez bien pourvus, l'étudiant avancé doit généralement, tôt ou tard, se rendre à Londres pour avoir accès aux études indispensables à sa recherche, étant donné que les ambassades des pays africains concernés ne pratiquent pas (à la différence d'autres pays de l'ancien ou de l'actuel Commonwealth comme l'Australie ou le Canada) de politique culturelle à la hauteur de nos besoins en la matière (4).

Si nous désirons que l'enseignement des littératures africaines (y compris des littératures d'expression anglaise) continue à progresser en France, il nous faut continuer à œuvrer pour que les départements d'études littéraires leur fassent une place croissante et leur accordent un statut souvent moins flou. Mais surtout, si la production africaniste française et la production africaniste des étudiants africains qui nous sont confiés doit s'affirmer à un niveau international, il devient urgent, d'une part, de redéfinir les moyens et de remodeler les structures; d'autre part, et surtout d'aboutir à une mise en commun, à un partage de la recherche, non seulement avec des spécialistes européens et du Nouveau Monde, mais surtout avec les spécialistes africains dans une coopération à double sens.

Michel Fabre
Directeur du Cetanla
(Université Paris III)
Secrétaire de la Société
d'étude des Pays
du Commonwealth,

(4) Depuis peu la Bibliothèque nationale fait un effort exemplaire en ce domaine. Le Cetanla a publié en 1979 un petit inventaire : *Répertoire des bibliothèques et centres parisiens possédant des collections africaines qui détaillent les collections en anglais, et le Centre d'études africaines de l'Eshe prépare un dépouillement très complet de ces ressources.*



OKike
 AN AFRICAN JOURNAL
 OF NEW WRITING

Editor Chinua Achebe
 P.O. Box 53 Nsukka Nigeria

3rd Feb., 1982

Michel Fabre Esq.,
 Université De Paris III
 Sorbonne Nouvelle
 U.E.R. Des Pays Anglophones
 5, rue de l'Ecole-de-Médecine
 Paris - 6

Dear Michel Fabre,

Your kind letter of November has only just reached me. Thank you.

The *Recherche, Pédagogie et Culture* project is a laudable one and I applaud it. As you know I have always urged the West to pay attention to the work and words of other people. Courtesy at least demands it. But what is at stake is infinitely greater than the demands of social graces.

Three years ago I participated (as co-sponsor) in a conference in Canterbury, Kent on the teaching of African and Caribbean literature in Great Britain. I know of your own exertions in the French university system. These efforts are, in my view, crucial and valuable especially when they are mediated by impeccable knowledge (as in your own case). But even where such knowledge is not available, goodwill will suffice.

Please go ahead on the montage of my statements on this subject.

Sincerely,

Chinua Achebe

P.S. It would seem I did not write to thank you for the book on "Arrow of God" which I received with immense pleasure. Many thanks.

Chinua Achebe.

Cher Michel Fabre,

Je vous remercie de votre aimable lettre du mois de novembre, qui vient seulement de me parvenir.

Le projet de la Revue Recherche, Pédagogie et Culture est très louable, et je m'en réjouis. Comme vous le savez, j'ai toujours poussé les pays occidentaux à prêter attention à ce qui se fait et ce qui se dit dans les autres pays. C'est une affaire de courtoisie. Mais ce qui est en jeu va infiniment au-delà des exigences nécessaires à l'établissement de bonnes relations sociales.

Il y a trois ans, j'ai participé (en tant que co-organisateur) à un colloque à Canterbury, Kent, sur l'enseignement de la littérature africaine et antillaise en Grande-Bretagne. Je sais les efforts que vous poursuivez au sein de l'Université française. Ces efforts ont, à mon sens, une valeur cruciale, particulièrement lorsqu'ils sont entrepris par ceux qui ont des connaissances incontestables (comme c'est votre cas). Mais même si l'on ne peut pas toujours trouver un tel savoir, la bonne volonté suffira.

Continuez, je vous en prie, à rassembler mes déclarations sur ce sujet.

Sincèrement à vous,

Chinua Achebe,

P.S. : Il me semble ne pas vous avoir écrit pour vous remercier du livre que vous avez consacré à « La flèche de Dieu », que j'ai reçu avec un immense plaisir. Tous mes remerciements.

Chinua Achebe à l'agrégation d'anglais

Le choix du roman de Chinua Achebe, **La Flèche de Dieu (Arrow of God)**, pour l'option littéraire du programme de l'agrégation d'anglais 1980 témoignait du désir du jury de considérer un écrivain authentiquement africain, dans le cadre des « nouvelles littératures en anglais » (celles des pays naguère ou encore rattachés au Commonwealth). En 1978, **The Grass is Singing** de la romancière Doris Lessing avait déjà été retenu, et, quelques années avant, **Pleure ô pays bien aimé** d'Alan Paton. Non que Paton soit moins africain qu'Achebe, mais la nationalité britannique de Lessing mettait un peu en porte-à-faux le choix d'une de ses œuvres « africaines ».

Même si sa valeur et sa richesse littéraires ne pouvaient être mises en doute, l'étude du plus célèbre des « romans de village » d'Achebe posait des problèmes certains. En effet, outre les difficultés suscitées par l'apparition assez fréquente de termes ibos (employés le plus souvent sans traduction quoique dans un contexte suffisamment précis), le roman présente une vision du monde qui étonne un peu le lecteur européen habitué à penser en termes de cosmogonie judéo-chrétienne et d'esthétique grecque. La dimension anthropologique, ou la nécessité de ne pas commettre de contre sens culturel dans l'évaluation du contexte nigérian posait problème à bien des anglicistes non spécialistes de l'Afrique. En même temps, le recours à une esthétique qui se démarquait par moments de la nôtre pour évaluer le drame du grand-prêtre d'Ulu, présentait aux yeux de beaucoup un intérêt accru, si bien que dans l'ensemble l'initiative fut bien accueillie par mes collègues, d'autant plus qu'un effort particulier avait été fait pour apporter à cette préparation de solides soutiens de cours. En octobre, une table ronde avait réuni une quinzaine de spécialistes français à l'université de

Montpellier. Sa transcription fut ajoutée à un ensemble d'une dizaine d'articles inédits portant sur les principaux aspects de l'œuvre dans l'optique de l'agrégation. Sous le titre **Achebe et ses critiques : Arrow of God**, ce volume de cent quatre-vingt-quinze pages fut publié conjointement par la Société d'études afro-américaines et du tiers monde anglophone de Paris III et le Centre d'études et de recherche sur les pays d'Afrique noire anglophone de Montpellier (1). Ce recueil a servi efficacement à faciliter la préparation d'**Arrow of God**, si j'en crois le témoignage d'universitaires et d'étudiants.

Mes étudiants ont, quant à eux, réagi de façon enthousiaste à en juger d'après quelques évaluations du cours dispensé : « Enfin une ouverture au monde réel, contemporain, méconnu... » ; « Ce livre permet de mettre le doigt sur le fait que la culture est autre chose que les classiques favoris et que l'on peut aimer Shakespeare, Sheridan et Achebe... » ; « L'étude d'auteurs africains est une excellente chose surtout si l'on considère que l'on étudie dix auteurs et que l'ennui naît vite de l'uniformité... » ; « Pourquoi pas des auteurs d'autres pays de langue anglaise que la Grande-Bretagne et les États-Unis pourvu qu'on ne nous oblige pas à étudier en détail l'histoire et la civilisation du pays d'origine de l'auteur ? » ; « Cela permet la reconnaissance d'auteurs à la recherche de la vérité de leurs pays et de comprendre ceux-ci au-delà des pseudo informations qu'en donnent trop souvent les journalistes... » ; « L'étude d'Achebe, telle qu'elle a été faite, est une expérience intéressante à renouveler. Dommage que le sujet ne soit pas « sorti » à l'écrit, Achebe n'étant pas — il s'en faut — un Wasp (2) » ; « Expérience à poursuivre au niveau de la sacro-sainte agrégation pour davantage de motivation peut-être. J'en ai même fait traduire un

passage à des élèves du secondaire... ».

Peut-on espérer voir bientôt d'autres Africains anglophones au programme de l'agrégation ? J'en doute. En effet, la part faite aux auteurs du Commonwealth (un sur dix) est non seulement congrue mais irrégulière, et il est logique qu'une rotation s'opère entre les différents pays concernés. Il faut remarquer qu'aucun préjugé racial ne préside à ce choix : si le remarquable roman de l'Afro-Américain Ralph Ellison, **Invisible Man**, fut refusé en 1975, c'est apparemment parce qu'il avait été jugé « trop ardu ». Par contre, **Go Tell It on the Mountain**, de son compatriote James Baldwin avait été, en 1969, le premier roman noir à figurer au programme du concours. Il est certain que l'auréole exotique qui entoure la réputation dont jouit tel ou tel roman africain contribue quelque peu à faire craindre qu'il ne soit trop « inabordable », trop ardu. La tâche des enseignants du supérieur, membres de la Société d'études des pays du Commonwealth consiste donc à familiariser leurs collègues, autant que leurs étudiants, avec des productions trop souvent censées ne pas correspondre aux « normes » occidentales (3). Pourtant, puisqu'une rotation s'opère entre les littératures des différentes zones culturelles, il est permis de penser qu'à défaut d'un auteur africain, l'on verra bientôt un autre écrivain de la diaspora noire, des Caraïbes par exemple, figurer au programme de l'agrégation d'anglais...

Michel Fabre

(1) On peut se le procurer, contre un chèque de 35 F auprès de M. Leclaire, trésorier de la Spec, 35, rue Charles-Lenepveu, 76000 Mont-Saint-Aignan.

(2) Wasp : West anglo-Saxon protestant : Un protestant blanc anglo-saxon.

(3) La Spec accueille aussi tout étudiant avancé ou spécialiste non universitaire s'intéressant à ces pays. La cotisation, actuellement de 80 F inclut l'envoi des numéros d'**Échos du Commonwealth et Commonwealth, Essays and Studies** publiés dans l'année.